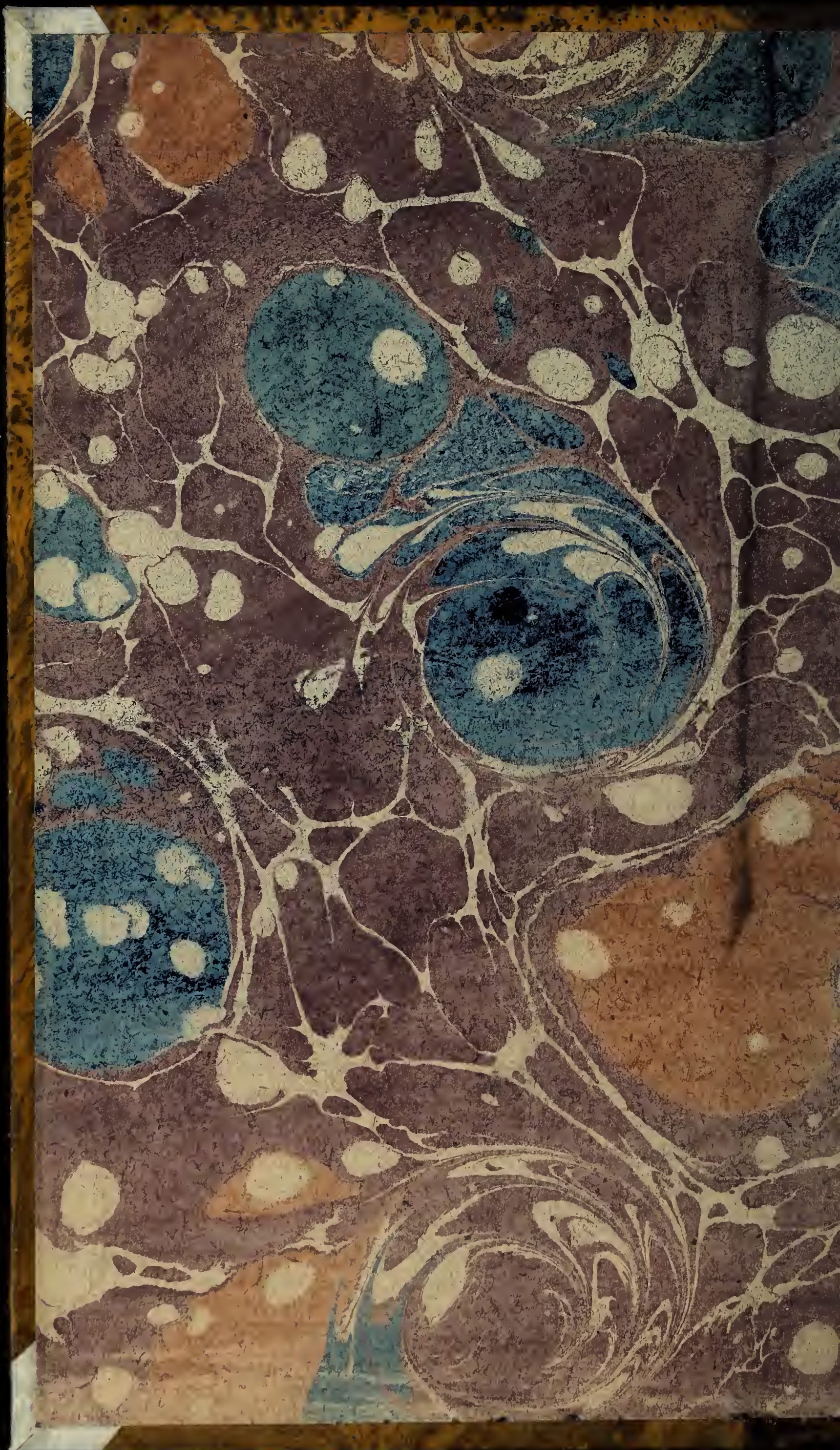
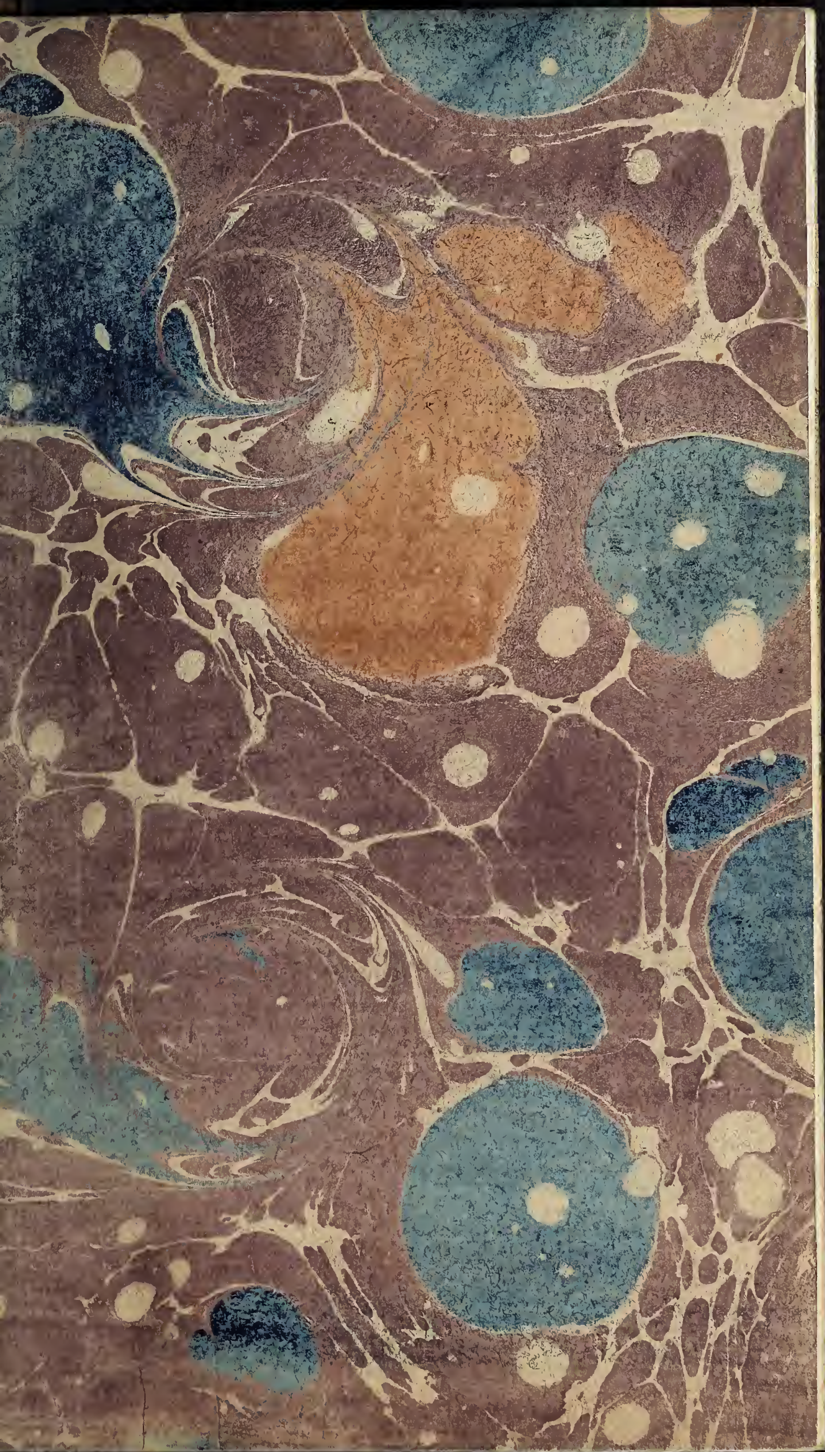






LETTRE
DU ROI DES FRANÇAIS,

A tous les Rois de la terre, pour leur prouver la bonté de ſon peuple, la trahiſon de la ci-devant Nobleſſe, Clergé & Parlement.

LA grande révolution régénératrice de la France, & dont le monde s'étonne, eſt un de ces événemens qui font douter de la vérité de l'hiſtoire, & font paſſer les hiſtoriens pour des romanciers. Les plages lointaines & les races futures, ſemblent exiger, du chef des Français, un témoignage direct de l'authenticité des merveilles dont la France eſt le théâtre depuis vingt mois.

Le peuple était malheureux lorſque je montai ſur le trône; le ſacerdoce me couronna dans

Rheims, & les courtisans tinrent mon sceptre dans Versailles. Le clergé, la noblesse & les parlemens foulaient la masse nationale. Mon cœur fut déchiré : je jettai un regard sur le peuple ; un profond soupir m'échappa, & ce soupir fut le signal de la ligue aristocratique qui voulut renverser le trône, & asservir la nation. Jamais monarque ne fut plus à plaindre. Elevé dans une cour corrompue, entouré de la perfidie & de l'ignorance, de l'adulation & de la rapacité, ma faiblesse, mon inexpérience livra les trésors du peuple entre les mains des scélérats. J'avais contracté un hymen sous des auspices sinistres. J'étais roi & père sans connaître la dignité de l'homme. L'intrigue & l'hypocrisie présidaient à mes conseils. Mes ministres tombaient dans leurs propres filets ; la ruse les mettait en place, & la ruse les précipitait du faîte des grandeurs. Chaque chûte vengeait le peuple d'un oppresseur, mais chaque chûte ajoutait à la ruine du peuple. Plus ce gouffre enséveliffait de visirs, & plus le gouffre s'élargissait. La France ressemblait à ces contrées orientales, où les funérailles des grands coûtent la vie à des milliers d'esclaves. Ma cour entourée de ruines, mes officiers mécontens, mes domestiques impatiens, mes créanciers aux abois, je devins la fable de ceux-mémes qui avaient profité de mes largesses.

Je ſuis trahi, m'écriai-je ; j'invoquai les mânes de Turgot & d'Argenſon. La démocratie royale s'offrit à moi dans toute ſa majeſté ; elle me dit d'une voix impoſante : » Jeune prince, connaiſſez maintenant la cauſe de vos malheurs & des malheurs de la France. Une horde inſatiable de prêtres, de nobles & de magiſtrats vous ôte la vue du peuple. Percez ce nuage fatal, montez plus haut, & jettez-vous dans les bras de la nation. Le peuple ne mentira pas, ne dérobera pas, ne flatera point ; & votre trône ſera auſſi inébranlable que la félicité publique. » Dès cet inſtant, j'ai marché vers le peuple ; mais de perfides miniſtres oppoſèrent des obſtacles à mes pas chancelans. Grace à Dieu, les français m'avaient entendus ; ils vinrent courageuſement au-devant de moi : La baſtille fut renverſée, Verſailles fut évacué, & mes chagrins ſont oubliés. Je vis heureux dans une ſuperbe métropole, depuis que la nation a franchi les barrières du Louvre.

J'accepte & ſanctionne, avec joie, les décrets ſublimes des ſages légiſlateurs qui concourent avec moi au ſoulagement du peuple. J'ai prononcé le ferment civique, j'ai juré la paix de la France & de l'univers. Rois de la terre, voulez-vous poſer un terme aux gémiſſemens de vos citoyens & aux déprédations de vos courtiſſans ? Voulez vous briſer le fléau de la guerre, ſoulager les contri-

buables du fardeau des armées, améliorer le ſort des ſalariés, faire diſparaître la misère & les iniquités ? Voulez-vous raffermir vos couronnes & goûter le vrai bonheur ? Réuniſſez le genre-humain dans les champs de la fédération : Imitez-moi. Vous pouvez en croire Louis XVI, qui hérita d'un trône deſpotique, & qui vient de s'aſſeoir ſur le trône de vingt-cinq millions d'hommes libres. Mon dernier vœu, c'eſt de ſouhaiter aux autres rois & aux autres nations, la fortune des français & du roi des français.

Signé, LOUIS.

Et plus bas, CLOOTS, *Orateur du genre-humain.*

A MARSEILLE,

Chez JEAN MOSSY, Père & Fils, Imprimeurs de la Nation, du Roi & de la Ville.

124

